

DOSSIER DE PRESSE



Faire le mur

11.10.13 / 08.11.13

Carte blanche à Sally Bonn

Arthur Aillaud

Joan Ayrton

Leïla Brett

Jean-Jacques Dumont

Vincent Ganivet

Anne-Valérie Gasc

Élodie Huet

Christian Jaccard

Piotr Klemensiewicz

Rero

La vitrine ^{am}
24 rue de Richelieu
Paris 1^{er}
01 55 35 25 25
lavitrine-am.com

Presse
Nathalie Riché
01 55 35 25 12
nriche@artendirect.fr

Faire le mur, l'expérience n°5 de La vitrine^{am}

Pour sa cinquième expérience, La vitrine^{am} explore une nouvelle facette des relations art et marques, en questionnant plus spécifiquement les rapports entre art et architecture, à travers une carte blanche au commissaire d'exposition Sally Bonn.

Pourquoi le secteur de l'architecture ? Parce que l'Art en direct, agence de communication par l'art contemporain, est témoin depuis quelques années de collaborations de plus en plus nombreuses entre le secteur du foncier (tant au niveau de la conception, de la construction ou de la commercialisation) et le monde de l'art. Mécénat, valorisation du patrimoine immobilier, commande d'œuvres monumentales, organisation d'expositions ouvertes au grand public ; les cabinets d'architectes, les entreprises du bâtiment ou les foncières suivent de près la création contemporaine et lui apportent leur soutien.

Sous le commissariat de Sally Bonn, dix artistes, Arthur Aillaud, Joan Ayrton, Leïla Brett, Jean-Jacques Dumont, Vincent Ganivet, Anne-Valérie Gasc, Elodie Huet, Christian Jaccard, Piotr Klemensiewicz et Rero questionnent les rapports entre art et architecture à partir de cette structure commune de la surface murale.

L'exposition « *Faire le mur* », riche d'une sélection d'artistes aux modes d'expression et aux univers variés, explore les différentes fonctions ou interprétations du mur.

Elle pose la question de l'espace, de l'ouverture, des limites de la vision, et de la transgression.

Elle envisage le mur au-delà de son premier rôle de clôture, de soutien d'appui pour en faire un territoire d'expression et une source d'inspiration.

Cette exposition est l'occasion pour La vitrine^{am}, observateur et acteur privilégié des initiatives art et marques, d'analyser le rapport entre ces deux mondes, à travers une série de Conversation[s].

Art et foncier : Réalisations exemplaires ? Enjeux ? Et évolution ? Autant de questions autour desquelles les spécialistes invités par La vitrine^{am} vont débattre.

L'exposition « *Faire le mur* » est une étape du parcours VIP de la FIAC 2013.

Le mot du commissaire d'exposition

Faire le mur

Malgré l'ouverture du champ de l'art dans un espace élargi, une grande partie des pratiques artistiques continue à s'exposer au mur ou à en faire un référent. Outre l'espace lui-même comme notion et réalité concrète, l'un des espaces de rencontre le plus évident et le plus apparent entre l'art et l'architecture est le **mur**. Comme surface, comme support, comme construction. Élément vertical et solide qui sert de frontière, enclos, ou protection, mais aussi mur qui enferme, qui entoure, qui contraint l'espace. Mur qui porte et supporte, soutient. Mur qui fixe la lumière ou cadre la vue, mur oblitérant ou structurant le regard. En terme de fonction, il délimite un bâtiment, sépare ou définit des espaces. En terme de surface, il pose la question de la décoration, mais aussi de la texture. Il induit un mouvement, une motricité, en posant d'emblée la dialectique du dedans et du dehors, et, à sa suite, de l'autre côté et donc de l'imaginaire. On peut penser à cette belle notion juridique qu'est celle du mur mitoyen : un espace de fiction institué par le droit pour faire tenir ensemble deux côtés, zone invisible fictionnelle inventée pour produire l'unité dans la distinction – et la question de l'invention est importante, ouvrant le possible de l'imagination pour dépasser les limites imposées du réel. Le mur est ainsi ce qui joint et disjoint dans le même mouvement, ce qui institue et sépare. En cela, il suscite un invisible, un extérieur, un au-delà, une oblitération que le geste de « faire le mur » vise à combattre : lutte pour voir l'invisible, forme d'échappement et d'échappatoire.

« Faire le mur » c'est une manière de déjouer le construit. « Faire le mur » c'est à la fois le fabriquer et le contourner, le mettre en œuvre et prendre la fuite. « Faire le mur » est le motif permettant de réunir et de confronter l'action de l'architecte et le geste de l'artiste. Cette exposition se propose, à travers le travail de dix artistes, de questionner les rapports entre art et architecture à partir de cette structure commune. Mais aussi de décroquer les catégories artistiques en créant des rencontres inusitées entre des œuvres et des artistes singuliers qui, ensemble, « font le mur ». Ils permettent, par là, une sorte de voyage, depuis les grottes préhistoriques, surface d'inscription du rêve et du réel jusqu'aux parois rugueuses d'une triviale réalité politique, en ouvrant à l'imagination.

Sally Bonn

Le parcours du commissaire d'exposition

Docteur en esthétique, les travaux de Sally Bonn portent sur la dimension poétique de l'écriture dans le champ artistique à partir de la notion de dispositif.

Elle enseigne la philosophie de l'art et l'esthétique à l'École supérieure d'Art de Lorraine, à Metz, depuis 2006, où elle co-dirige le Centre de recherche I.D.E. (Image/Dispositifs/Espace) et la revue *Le Salon* de l'ÉSAL. Elle est également chargée de cours en philosophie de l'art à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, UFR 04, depuis 2006.

Elle a enseigné la philosophie de l'art et l'esthétique à l'École supérieure des Beaux-Arts de Marseille-Luminy de 1993 à 2006 et a été rédactrice de *Galleries Magazine* de 1993 à 1994.

Elle est aujourd'hui commissaire d'exposition.

Elle a traduit les écrits de l'artiste américaine Agnes Martin (1993, collection *Écrits d'artistes*, éditions de l'Ensba) et publié *L'Art en Angleterre*, (Nouvelles éditions françaises, 1996).

Elle a également publié différents textes critiques dans des catalogues d'artistes (dont *Christian Jaccard* (Muntaner, 2002) et *Piotr Klemensiewicz* (Actes Sud, 2005)), des revues ainsi que deux essais aux éditions de La Lettre Volée : *L'expérience éclairante. Sur Barnett Newman* (2005) et *Les paupières coupées. : essai sur les dispositifs et la perception esthétique* (2009).

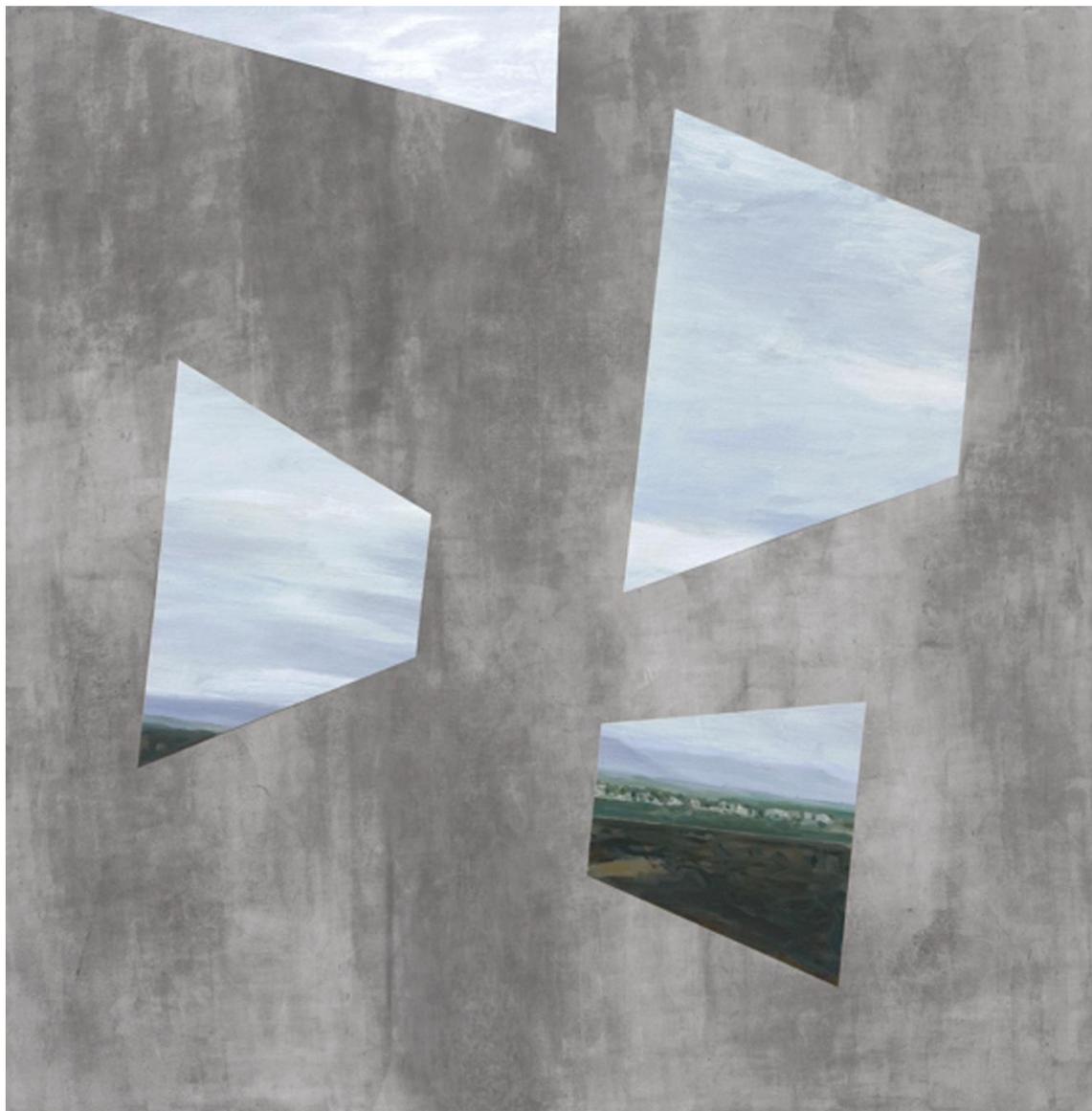
Les artistes

ARTHUR AILLAUD

La peinture d'Arthur Aillaud reprend dans le processus de travail les motifs récurrents de la construction et de la destruction ou de la déconstruction : des creux et des vides, des enfouissements, des outils, parfois de creusement, pour faire les fondations. Le peintre est alors semblable au terrassier qui cherche à révéler les virtualités de ce qui existe. Il creuse à l'intérieur du réel et de la représentation. La peinture se confronte avec l'idée de l'architecture et, dans l'ambivalence du geste, produit un retournement, déconstruit le système de la représentation tout en gardant les codes. Le « mur » fragmente le réel visible, une vaste étendue, dont on distingue au loin une ligne montagneuse, est prise dans une surface bétonnée. Point de fuite, la surface de béton arrête le regard. Trous et percements de la surface du visible. Ici, ce que le béton (ou ce qui semble en tenir lieu) empêche de voir totalement est en fait sur le mur, découpé-déposé sur la surface, où le rapport entre le fond et la forme, le proche et le lointain est inversé ou contredit. La peinture est une pratique de sédimentation d'images, de couches superposées. Ici, elle se retourne sur elle-même pour renverser le regard que nous portons sur le paysage et sur le bâti, et par là le cadrage de l'image.

Sally Bonn

ARTHUR AILLAUD



Arthur Aillaud - « sans titre » - 2012 – 200 x 200cm - technique mixte

JOAN AYRTON

Inside Out fut proposé lors d'un *workshop* ayant eu lieu au théâtre du Grütli à Genève en 2011, une rencontre autour de l'architecture et du paysage. Trois peintures monochromes furent présentées en une installation. Toutes trois déterminées en leur couleurs et formats par le bâtiment du Grütli, sa fonction, sa structure, ses volumes et par le matériau même de l'édifice, une pierre caractéristique des grands bâtiments de la ville de Genève. Une proposition *in-situ* ou *site specific*, pour les anglo-saxons, que je souhaite prolonger à La vitrine^{am} de la rue de Richelieu. Il s'agira de considérer l'architecture du bâtiment, ses espaces, ses volumes et ses proportions. Ses traversées et ouvertures. Ses murs, son identité. Et au travers de ma perception de l'architecture en question, et d'une lecture subjective des couleurs et des lumières du lieu, je réaliserai une série de peintures monochromes qui, par le choix du format et de la couleur, pourront être perçues comme une traduction picturale du bâtiment.

Joan Ayrton

JOAN AYRTON



Inside Out, monochrome, acrylique sur toile, 2011, Théâtre du Grütli, Genève, Suisse

LËILA BRETT

[...] Dans un travail en cours débuté en 2006 et intitulé *Impressions du Japon : Tokyo*, Leïla Brett utilise les plans de différents quartiers de la ville de Tokyo qu'elle découpe minutieusement.

Comme dans de nombreux travaux, le travail de découpe est régi par une règle ou un protocole, ici la règle est le cadastre qui définit l'adresse des villes japonaises, ces villes aux rues sans noms, aux espaces innommés et cette absence de nom, de nom de lieux se trouve figurée par le travail de découpe. Les bâtiments sont supprimés, seules les voies (routières, fluviales et ferroviaires) demeurent, donc seulement là où il y a circulation. Ce qui demeure est là où, sur le plan, il n'y a pas de demeure, là où il y a flux, transformation, circulation constante. Ce qui demeure est le mobile, l'immobile disparaît. Reste l'ossature vibrante de la ville. Sa structure. Son origine et son destin. Comme si tout pouvait bouger, se transformer, disparaître, ce qui reste, ce qui demeure, c'est le mouvement, l'espace du mouvement. Le mouvement de la ville, dans la ville. Le travail de découpe devient une déambulation dans la ville, mais depuis un autre point de vue. Cela semble lié à la ville elle-même, à Tokyo que décrit également Barthes : « Cette ville ne peut être connue que par une activité de type ethnographique : il faut s'y orienter, non par le livre, l'adresse, mais par la marche, la vue, l'habitude, l'expérience ; toute découverte y est intense et fragile, elle ne pourra être retrouvée que par le souvenir de la trace qu'elle a laissée en nous : visiter un lieu pour la première fois, c'est de la sorte commencer à l'écrire : l'adresse n'étant pas écrite, il faut bien qu'elle fonde elle-même sa propre écriture^[1]. »

La déambulation dans la ville s'apparente à l'appropriation d'un territoire dont il ne reste que la trace infime et fragile du déplacement, de la marche. Cette fragilité est à l'œuvre dans l'ensemble du travail de Leïla Brett, mais ici d'autant plus que ces squelettes de plans sont exposés à la vue et exposés dans l'espace à la verticale, encadrés de verre, quartier par quartier. Ainsi à la verticale, les plans ouvrent des creux, des trous à travers lesquels on voit de l'autre côté, on passe au travers et c'est une belle idée que de passer au travers de l'espace, parce que cela ouvre des perspectives infinies. Aussi la surface du plan, de la carte ou de la page n'est-elle pas une fin en soi. Mais aussi le reste, ce qu'il reste [...].

Sally Bonn

Extrait de « Protocole de temps. Sur le travail de Leïla Brett », dans *L'étrangère*, n° 20, Bruxelles, La lettre volée, novembre 2008, p. 60-61.

LËILA BRETT



Impressions du Japon : Tokyo, juillet 2006 - en cours, plans découpés, chaque carte, 52 x 73,6 cm. Vue d'un module de six cartes à l'exposition, Le chez soi et l'ailleurs. L'autre côté du rêve. Mac Arteum, Châteauneuf-le-Rouge (13), du 16 mai au 27 juillet 2013.

JEAN-JACQUES DUMONT

L'antisystème des objets, Jean-Jacques Dumont

La poétique de l'objet dont participent les sculptures de Jean-Jacques Dumont relève d'une logique implacable, mais une logique de l'inversion. Si les objets font aujourd'hui système, selon la formule de Jean Baudrillard, l'artiste semble vouloir en perturber la trop parfaite ordonnance. Son œuvre consiste en un catalogue d'outillages incongru qui déjoue les règles de la fonctionnalité. A ce titre, l'esprit de contradiction qui gouverne une pièce comme *"C'est possible"* est exemplaire dans sa simplicité : un marteau cloué au mur par la tête se trouve immobilisé, comme pris au piège de sa propre efficacité. Dans ce répertoire d'objets à contre-usage, les outils de chantier occupent une place privilégiée. Instruments fabriqués destinés à la fabrication, ils en signent en même temps l'arrêt définitif.

"Le dernier barreau" consiste en une échelle posée contre un mur et percée de part en part, à l'exception de sa fraction supérieure qui ne peut désormais être atteinte sans que l'ensemble ne s'écroule. Les trous se propagent comme une lèpre dans le matériel manouvrier de Jean-Jacques Dumont. Dans *"En dessous"*, un niveau à bulle bascule sous le poids négatif de leur dissémination. Percés, ou bien tranchés ou renversés, ces instruments de travail sont résolument en grève. Parfois, l'objet est ramené à une simple donnée quantitative, comme dans *"87 mètres de seuil"*, un récipient en plastique destiné à la maçonnerie qui, finement découpé, est rendu à l'état de pelote. Médecin légiste des choses sans âme qui peuplent notre quotidien, l'artiste entaille la matière pour en révéler l'étendue. Ainsi, encore, avec une série de ballons de basket dont les rubans amorphes jamais ne rebondiront plus. Le fétichisme des marchandises se trouve alors annihilé par le constat trivial de leur matérialité. D'autre fois, inversement, Jean-Jacques Dumont sublime l'objet, comme ces bouteilles de produits détergent (Dentelle, Lace, Spitze) dont les parois sont découpées en dentelles. Prenant un malin plaisir à retourner la réalité comme un gant, l'artiste sculpte ainsi notre quotidien comme pour en mieux révéler l'étrangeté.

Laurent Buffet, 2011

Texte pour le catalogue du festival de sculpture contemporaine "Escaut, Rives, dérives", été 2011

JEAN-JACQUES DUMONT



Jean-Jacques Dumont, LE DERNIER BARREAU (détail), 2010, échelle perforée, aluminium, 396 x 40 cm, crédit photo : O.H. Dancy

VINCENT GANIVET

Vincent Ganivet, 1976, vit et travaille à l'île St Denis.

"Systèmes plus que sculptures, mes productions se déploient d'abord à ma propre surprise. Qu'il s'agisse de détournements monumentaux de parpaings ou de bricolages plus infimes, à l'échelle de ma cuisine, elles relèvent de phénomènes - naturels comme artificiels - que je tente de stabiliser pour offrir le spectacle poétique d'un réel juste décalé."

Vincent Ganivet

VINCENT GANIVET



Vincent Ganivet, *Tripode vrillé*, 2012, parpaings, cales en bois

ANNE-VALERIE GASC

Bouquet Final *Gasc Démolition*

Les trois images proposées par Anne-Valérie Gasc sont les portraits photographiques de trois tours d'immeubles juste avant leur destruction à l'explosif. Les initiales des noms bucoliques dont elles avaient été baptisées, respectivement Genêt, Hortensia et Iris, sont reprises par l'artiste pour intituler chacun de ces portraits. Elles donnent ainsi un coup d'éclairage sur l'utopie éventée qui a porté une certaine architecture des années soixante, et dont l'échec s'exprime au travers de différents symptômes, parmi lesquels celui du décalage entre l'évocation primesautière d'une cité radieuse et la réalité sociale qui l'accompagne en est l'un des plus cruellement ironiques. L'effet s'en trouve renforcé par le titre du triptyque, Bouquet Final, dont le sens dédoublé ne vise qu'à souligner combien le référent s'apparente davantage à la déflagration pyrotechnique plutôt qu'à la composition florale.

Pour réaliser ce projet, Anne-Valérie Gasc a d'abord saisi les vues des tours juste avant l'explosion, puis, immédiatement après, elle a récupéré des blocs de béton dans les gravats. Son mode opératoire se déploie en deux temps autour d'un point aveugle bien que crucial : l'évènement en lui-même, le moment de la destruction. Renvoyant inmanquablement à ce processus de démolition, le projet n'en occulte pas moins cet instant quasi-virtuel auquel il est inféodé, comme si l'évènement, pourtant anticipé, guetté puis exploité, ne se laissait jamais saisir que sur un mode diachronique. Comme s'il ne pouvait qu'être manqué.

A l'atelier Tchikebe!, les décombres réduits en poudre sont tamisés sur la couche de colle qui a remplacé l'encre à sérigraphie. Lorsque le support est redressé, la poussière non-encollée s'effondre dans un nuage poudreux tandis que jaillit, à rebours de la démolition, l'image fantomatique des bâtiments. La couleur des gravats, d'un gris-crème diaphane, compose un camaïeu très doux avec le blanc du papier. Les figures des tours se révèlent d'une telle ténuité qu'elles s'apparentent à des visions de Saint-Suaire. De même que le voile de Véronique est autant icône que relique, la vue qui nous apparaît des bâtiments n'est pas plus image qu'elle n'est matière, prise dans la circularité d'une effigie physiquement constituée par son propre référent. La survivance de cet ensemble urbain, symbole d'une époque qui s'exile doucement dans l'inactuel, se tient encore devant nous, spectrale, aussi discrète qu'elle est opiniâtre. Sa représentation est doublement constituée d'abord par son propre référent, par l'effet du procédé photographique, dont les objets émanent physiquement de ce qu'ils saisissent, puis par le protocole quasi transsubstantatoire qui métamorphose les gravats de l'immeuble détruit en monument commémoratif à l'effigie de ce dernier. Entre visage et cendres, l'image des tours s'est assise dans sa propre chair comme le souvenir du disparu l'est dans son urne.

Clémence Agnez

ANNE-VALERIE GASC



Anne-Valérie Gasc
Tour I, 2011
70 x 100 cm, Poudre de béton floquée sur Fedrigoni Freelife Velum 320gr
8 exemplaires signés et numérotés + 2 E.A.

ELODIE HUET

Une forme d'auto-critique infiltre les travaux d'Élodie Huet. En confrontant la forme définitive de ses œuvres aux éléments qui les constituent, elle en trouble souvent la vision première. Les confettis qu'on distingue en s'approchant de ses tableaux monochromes (*Permanent Vacation*) fractionnent leur surface en une somme de moments. Ils sont à la fois ce qui leur donne corps et désagrège leur unité illusoire. La quête de commencement ou de parachèvement absolue tentée par le monochrome semble ici parodiée. Dans la même veine, *Infinity as a limit* est une pièce composée de flyers dont le signe infini coupé à ses extrémités appelle nécessairement deux autres flyers. Elle forme ainsi un puzzle à la prolifération infinie.

De manière symbolique ou formelle, Élodie Huet confronte souvent l'autonomie de l'œuvre d'art (et sa prétention à durer) à l'épreuve du temps. Ses confettis sagement alignés ne contredisent-ils pas la dispersion improductive qui est le propre de la fête ? De même, l'installation *Flyers Wall* est un assemblage de cartons d'invitation a priori aléatoire, mais dont les strates de couleur visibles sur la tranche témoignent d'une recherche de continuité. En utilisant des flyers et des cartons d'invitation, mais aussi des badges (*Genèse*) et des cartes postales (*Restore Hope*), l'artiste interroge la capacité de l'œuvre d'art à se diffuser et à perdurer dans des mémoires saturées d'images. L'inquiétude qui travaille en douce les travaux d'Élodie Huet contribue bien souvent à leur pertinence et à leur pouvoir de suggestion.

Marguerite Pilven

ELODIE HUET



Flyers Wall
Cartons d'invitation d'exposition
Dimensions variables (250 x 60 x 35 cm)
2010-2013
Vue de l'exposition à force de regarder au lieu de voir
Galerie des grands bains douche de la Plaine
Marseille, 2012

CHRISTIAN JACCARD

Lafoliméricourt

Paris 8 et 9 avril 2006, HorsLesMurs,

Fable

Le couloir de Lafoliméricourt est un passage sans encombre réputé pour sa longueur et son étroitesse. Il possède en amont une paroi lisse. En aval sont situées des trouées en forme d'embrasures d'où proviennent bruits et lumières de la vallée. Sous l'emprise d'un rêve aux souvenirs d'ascension, le pyronaute, livré aux hasards de la déambulation, part à l'assaut de cette contrée singulière. Poussé par le propre de son utopie, il s'y engage muni de ses gels thermiques et met en œuvre sur le subjectile fragile et altéré l'enchaînement des ignitions fugitives. C'est une randonnée chaude, harassante, au cours de laquelle s'inscrivent pendant deux jours le flamboiement sinueux puis l'extinction des pics de combustion grands et petits, ronds et pointus, solitaires puis regroupés par zones d'intensité dont l'émergence des reliefs, la progression des poussières et l'amplitude des ombres, bien qu'elles soient aléatoires, quelquefois cyclothymiques, n'en sont pas moins fulminantes, délitées, pulvérulentes et fragmentaires. Le rêve du pyronaute, en phase profonde, laisse apparaître quelques traces de suie aux soubresauts tranquilles ; puis soudain une phase éveillée et active s'intensifie, faisant émerger un déploiement d'images extraordinaires de lignes juxtaposées semblable à une chaîne de massifs montagneux avec crêtes, précipices et flexures au sein desquels, et durant toute la traversée du cycle ignifugeant, l'espoir des flammes renouvelées n'est à son tour qu'un rêve évanoui. Fluctuations pyrométriques des érections et des chutes, des cimes et des abîmes ; rien n'a eu lieu que la fable émanant de l'émiettement d'un songe. Rien n'a eu lieu que le fantasme lumineux d'un tableau éphémère.

Décryptage

A travers la séquence érigée en déambulation des énergies perdues, Lafoliméricourt est une fiction héroïque et stimulante dont le défilement pragmatique réactive les éléments constitutifs du tableau, au demeurant nomade. Celui-ci est appréhendé dans ses mesures dynamiques où le cheminement de ses croisées et la durée de ses instants s'ouvrent à l'écoulement du temps. Faire de l'usage particulier de l'ignition le moyen d'une expérience : celle de la confrontation d'une trace et de sa mémoire ; celle d'être un lieu de cristallisation passager des formes d'un refoulé qu'excède la représentation d'une vision.

Christian Jaccard

CHRISTIAN JACCARD



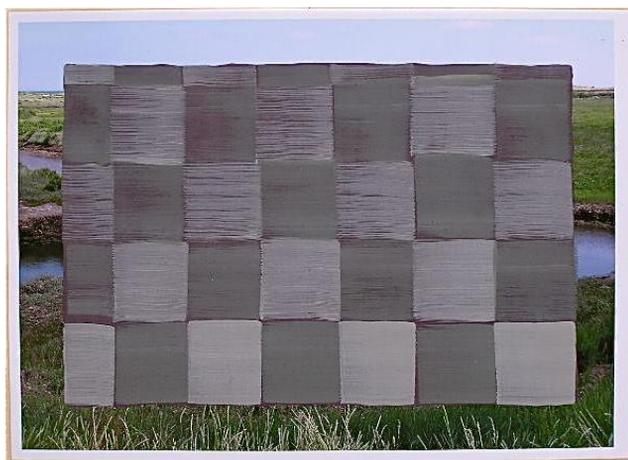
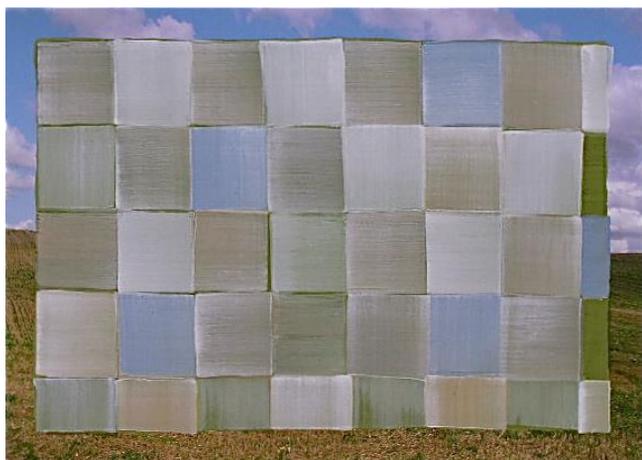
Lafoliméricourt, tableau éphémère, Paris HorsLesMurs 2006, vue partielle © Christian Jaccard, film 11'

PIOTR KLEMENSIEWICZ

"Never Been There" est le titre générique d'une série de photographies de paysages recouverts de peinture. Ces paysages n'ont pas été réellement parcourus. La surface peinte, telle un mur qui occulte la majeure partie de l'image, évoque des matières, des sensations, des textures éprouvées au moment de la prise de vue. La palette provient de la photographie et ce recouvrement est comme une construction, une élévation, entre nous et le paysage. Les marges dans lesquelles ce paysage semble reconnaissable, perceptible, deviennent le lieu où l'on croit voir le réel. Mais la surface peinte est elle-même une réalité émanante de ce paysage situé au delà de ce mur de peinture.

Piotr Klemensiewicz

PIOTR KLEMENSIEWICZ



"Mazury, Norfolk, Provence" acrylique sur tirage numérique 80 x 100 cm, 2012

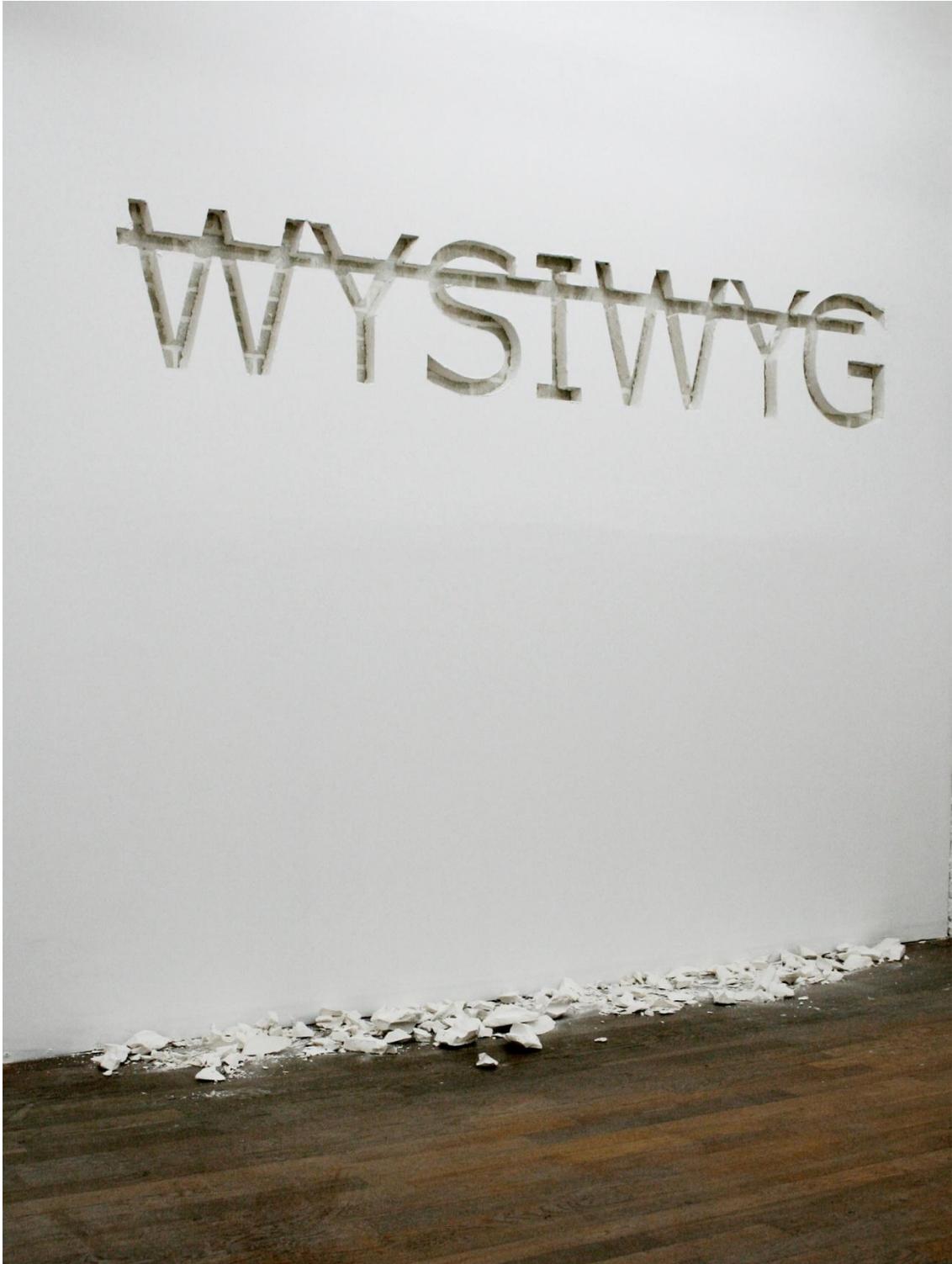
RERO

A mi-chemin entre art urbain et art conceptuel, Rero interroge d'un côté le contexte de l'art, de l'autre les codes de l'image et de la propriété intellectuelle à travers un acronyme qui apparaît régulièrement dans ses œuvres : WYSIWYG (What You See Is What You Get). Détournement et auto-censure — il barre ses messages d'un épais trait noir — sont les maîtres mots de ses recherches sur la négation de l'image. Fortement imprégné de philosophie et de sociologie, il ne cesse d'interroger les codes de notre société, notamment autour des notions de consommation et d'obsolescence, sans jamais juger mais en proposant au regardeur de le faire. L'artiste questionne les limites de l'intime avec ce que nous rendons public, volontairement ou involontairement, consciemment ou inconsciemment, notamment sur Internet. Par une construction radicale, où tout doit être montré et rien ne doit être caché, Rero détermine la limite entre l'intérieur et l'extérieur.

Né en 1983, Rero a présenté ses œuvres dans de nombreuses institutions publiques comme le Centre Georges Pompidou, Le Musée en Herbe, le Musée de la Poste, Confluences ou encore l'Antje Øklesund de Berlin. Plus récemment, son travail a bénéficié de nombreuses expositions à Paris, à Angers, en Arles et Saint-Rémy de Provence, à Epinal, à Los Angeles, New York, Miami, Cologne et Bâle.

Delphine Guillaud

RERO



Sans titre (WYSIWYG), 2011, Mur découpé, Dimensions variables, Courtesy de l'artiste, Backslash Gallery (Paris), Copyright : Marie Hamel

La programmation de La vitrine^{am}

Expérience n°1 : Per Barclays

2 avril – 11 mars 2012



Quand une foncière donne carte blanche à un artiste pour mettre en valeur son patrimoine.

Expérience n°2 : Les Copains d'abord

15 octobre 2012 – 1^{er} mars 2013
Parcours de la FIAC 2012



La vitrine^{am} invite 6 personnalités du monde de l'art à présenter leur coup de cœur artistique 2012.

Antoine de Galbert / Fabrice Hergott / Alain Julien-Lafferrière / Jean de Loisy / Sandra Mulliez / Marc-Olivier Wahler

Expérience n°3 : Bernardaud a 150 ans!

22 mars – 17 mai 2013

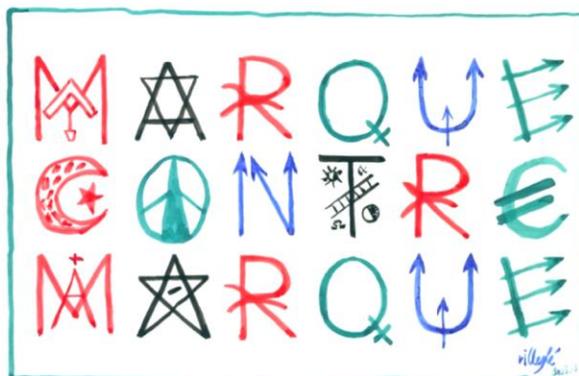


La vitrine^{am} invite Bernardaud à fêter ses 150 ans autour de collaborations artistiques inédites avec :

Jean-Michel Alberola / Marco Brambilla / Sophie Calle / Fassianos / Jeff Koons / Michael Lin / David Lynch / Marlène Mocquet / Nabil Nahas / Prune & JR / Sarkis.

Expérience n°4 : Marque contre Marque

7 juin – 2 août 2013



Sous le commissaire de Philippe Piguët, La vitrine^{am} invite 9 artistes à réfléchir sur l'influence des marques dans notre société.

Claude Closky / Fabrice Hyber / Valérie Belin / Jean-Pierre Raynaud / Samuel Rousseau / Franck Scurti / H5 / Jeanne Susplugas / Jacques Villeglé

La vitrine^{am} : le lieu dédié aux expériences art et marques

Un concept de l'Art en direct

Forte de ses 20 années d'expertise sur l'art et l'entreprise, l'Art en direct, agence de communication par l'art contemporain, ouvre le premier lieu dédié à l'Art et aux Marques : La vitrine^{am}.

Prolongement naturel de l'Art en direct et de sa conception de l'art comme outil de communication pour les entreprises, La vitrine^{am} se concentre sur les relations passionnantes et multiples qu'entretiennent l'art et les marques. Cet espace unique rend hommage à ces collaborations en exposant les réalisations exemplaires ou des expositions thématiques en rapport avec ce sujet.

La vitrine^{am} offre aux marques un territoire d'expression unique et leur permet de se donner à voir autrement.

Un lieu hybride

Pourquoi faire ? La vocation de La vitrine^{am} est de présenter, d'expliquer, d'exposer la richesse et la diversité des relations entre les mondes de l'art et celui des marques, en invitant leurs acteurs majeurs à investir son espace. Lieu non commercial, La vitrine^{am} est le réceptacle de la rencontre entre l'artiste et l'entreprise.

Une programmation mixte

La programmation de La vitrine^{am} est éclectique et évolutive. Espace d'exposition, de réflexion et de discussion, elle propose en alternance des collaborations, des créations originales, des découvertes, des tables rondes, des conférences. Elle détaille les initiatives et expériences qui permettent aux mondes de l'art et des marques un enrichissement mutuel.

Un espace ouvert à tous

La vitrine^{am} invite les marques souhaitant valoriser leurs liens avec l'art auprès d'un public varié : grand public, entreprises, professionnels du monde de la culture.

La vitrine^{am} devient leur vitrine le temps d'une exposition.

Les conversation[s] de La vitrine^{am}

Les Conversation[s] de La vitrine^{am} sont des rencontres organisées en écho à sa programmation.

La vitrine^{am} s'exprime, La vitrine^{am} échange, et invite des intervenants du monde de la culture, des artistes, des institutions, mais aussi des entreprises, des fondations privées et des mécènes à venir partager leurs expériences.

Sous forme de conférences, de débats ou de projections en relation directe avec la programmation d'expositions du lieu, *les Conversation[s] de La vitrine^{am}* traitent de sujets tels que ceux des relations entre entreprises et institutions, de l'intérêt pour une marque de faire appel au monde de l'art, de la place des artistes dans ces échanges, ou encore du rôle joué par les entreprises dans la diffusion de l'art auprès du grand public.

Un prolongement naturel de l'Art en direct

En se concentrant sur les relations passionnantes et multiples qu'entretiennent l'art et les marques, La vitrine^{am} prolonge l'action que mène l'Art en direct depuis 20 ans en utilisant l'art comme outil de communication.

Une action reconnue et récompensée par le Ministère de la Culture, qui nomme en 2012 Pascale Cayla, co-directrice et fondatrice de l'agence, Chevalier de l'ordre des arts et des lettres.

Une conception unique de l'art

A l'origine de l'Art en direct, deux sœurs passionnées d'art contemporain Pascale Cayla et Virginie Epry, et une volonté d'amener l'art où il n'existe pas. Depuis le début de l'aventure, leur démarche est d'aller vers de nouveaux publics, de trouver de nouveaux vecteurs pour promouvoir l'art et les artistes, de jouer sur les décalages.

Dans les années 90, l'entreprise est une entité qui n'a pas encore pris ses marques avec l'art. Pascale Cayla et Virginie Epry décident donc d'utiliser l'art comme outil de communication pour les entreprises afin de développer leur capacité d'innovation, de leur donner un supplément d'âme, et aussi d'utiliser l'art comme outil de premiumisation. L'Art en direct est né.

Une expertise de conseil en communication

Leader dans le domaine de la communication par l'art, l'Art en direct est l'entité la plus à même de relier l'art et l'entreprise et de faire dialoguer ces deux mondes.

L'agence propose aux entreprises une réflexion sur la définition, la construction et la mise en place de stratégies à long terme. Elle les conseille sur des projets adaptés à leurs objectifs, valeurs, territoires.

L'Art en direct crée des actions culturelles en adéquation avec les cultures des entreprises et inscrit ces initiatives dans un projet global en les aidant à capitaliser sur ces actions auprès de leurs différents publics.

L'agence accompagne également les entreprises dans les réseaux de la culture dont elles ne connaissent pas forcément les codes.

Un réseau établi et étendu

Leader dans son domaine et riche d'un positionnement unique, l'Art en direct est au cœur des relations entre entreprises, artistes et professionnels du monde de l'art.

Aujourd'hui des centaines d'entreprises font appel à l'agence, les plus grandes institutions travaillent avec elle, et Pascale Cayla et Virginie Epry sont membres fondateurs du Tokyo Art Club.

Le positionnement est unique, il s'agit de faire le lien entre deux mondes, de manier deux langages afin de réaliser des projets sur-mesure.

Informations pratiques

Contact Presse:

Nathalie Riché
01 55 35 25 12
nriche@art-en-direct.fr

Dates de l'exposition

Du 11 octobre au 8 novembre 2013

Vernissage

La vitrine^{am} inaugure l'exposition *Faire le mur* le jeudi 10 octobre 2013.

La vitrine^{am}

24, rue de Richelieu
75001 Paris
01 55 35 25 25
Contact : Charlotte Ardon
cardon@lavitrine-am.com

La vitrine^{am} est ouverte du lundi au vendredi, de 12h à 19h.

Accès

L 1/7 : arrêt Palais Royal Musée du Louvre

L 14 : arrêt Pyramides

Parkings : Carrousel du Louvre – Pyramides – Croix des Petits Champs

L'exposition « *Faire le mur* » fait partie du parcours VIP de la FIAC 2013.

